



LES ÉLÉMENTS ORIGINAUX

DE L'ANCIENNE CIVILISATION ROUMAINE

CONFÉRENCE

FAITE POUR LES DÉLÉGUÉS DES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

À L'OCCASION DES FÊTES JUBILAIRES DE

L'UNIVERSITÉ DE JASSY

PAR

N. JORGA,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST,
DÉLÉGUÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES, MEMBRE DE
L'ACADÉMIE ROUMAINE.

JASSY

L'INSTITUT DES ARTS GRAPHIQUES N. V. ȘTEFĂNIU & C-îe.

1911



LES ÉLÉMENTS ORIGINAUX

DE L'ANCIENNE CIVILISATION

ROUMAINE



LES ÉLÉMENTS ORIGINAUX

DE L'ANCIENNE CIVILISATION ROUMAINE.

Le recteur de l'Université jubilaire de Jassy m'a confié la mission honorable de faire connaître à nos collègues étrangers venus pour faire honneur à la première fête commémorative de notre enseignement supérieur et pour reconnaître nos efforts tendant à donner à la civilisation l'apport original qui lui est dû par chaque peuple civilisé, les sources qui se trouvent dans la vie millénaire de notre nation et dans les monuments d'art que nous ont transmis nos aïeux.

Le peuple roumain porte le nom des conquérants dont la grande œuvre politique clôt l'antiquité en l'unifiant et en lui imposant une civilisation uniforme. Bien avant l'empereur Trajan que nous considérons généralement aujourd'hui encore comme le fondateur de notre peuple, les provinces transdanubiennes de l'Illyricum appartenaient à la République, puis à l'Empire. Elles lui étaient nécessaires pour recevoir un surplus de population rurale que l'Italie seule ne

pouvait plus nourrir et qui, chassée par l'extension continuelle des grandes villes et devenue presque inutile par le travail des esclaves et par l'approvisionnement que Rome recevait des provinces transmarines mêmes, cherchait naturellement une région propice aux travaux de l'agriculture et à la vie patriarcale des villages. Bien avant Trajan cette œuvre de romanisation avait atteint et dépassé même le Danube : les rois daces qui faisaient comprendre dans les traités mêmes qu'ils concluaient avec Rome la clause qui leur assurait des initiateurs dans la civilisation romaine ne pouvaient que regarder favorablement cette lente infiltration pacifique, qui dut créer bientôt un Danuberomain. Trajan fut forcé d'entreprendre ses campagnes pour continuer et assurer, pour consolider définitivement cette œuvre d'expansion.

La Dacie ne reçut pas une nouvelle population romaine digne de transmettre l'héritage de l'âme latine. Ceux qui se hâtèrent d'accourir à l'appel de l'empereur étaient pour la plupart des aventuriers en quête d'or, des enfants perdus du monde romain ; sans compter des fonctionnaires d'origine évidemment différente et des légionnaires, bientôt fixés sur le sol dacique, qui, venant de Syrie et d'Afrique, de Bretagne et de la péninsule espagnole, n'avaient de Rome que le nom et la langue.

Les Romains qui n'attendaient que

la chute définitive, la catastrophe tragique de Décébale pour s'établir, non seulement dans les villes, destinées à périr après un siècle et demi, et pour toujours, et à perdre bientôt leurs habitants, revenus dans la sécurité relative d'au-delà du Danube, mais aussi à la campagne, au milieu d'habitants aborigènes qu'ils connaissaient bien pour les avoir dénationalisés ou pour être descendus eux-mêmes de leur race, étaient les nouveaux Romains de l'Illyricum et de la Mésie.

Avec les Daces, ce sont nos vrais parents. Ils apportaient avec eux, en dehors de la civilisation purement politique et technique de Rome, en dehors de la religion officielle, la manière de vivre, l'habitat, l'industrie domestique, l'art primitif—emprunté jadis à la Grèce—, les superstitions, la physionomie psychique des Thraces. Ils les retrouvaient parmi les anciens habitants de la nouvelle province. De cette manière seule la fusion a pu être rapide et complète, et les relations entre les deux rives du Danube restèrent si fréquentes et étroites que cette nouvelle Romania ne souffrait aucune interruption des Carpathes au mont Hémus et au Pinde.

Notre peuple représente encore dans sa vie rurale cette race disparue des Thraces, Gètes, Daces, Costoboques, etc. Les recherches anthropologiques, ne sont pas, malheureusement, assez a-

vancées—et je ne compterai pas celles de M. Pittard — pour pouvoir mettre leurs résultats au service de l'histoire. On peut affirmer cependant qu'elles donneront un résultat peu satisfaisant pour de pareilles recherches : d'autres procès de dénationalisation ont contribué à rendre les types plus mélangés, confus. Mais tout ce qui concerne les éléments de la culture et de l'art n'est ni latin ni slave. La prépondérance de la nomenclature slave dans certains domaines pour la plupart secondaires ne doit pas nous tromper plus pour une origine slave que le grand nom de Trajan et la phrase lapidaire du biographe impérial pour une origine romaine. Un grand nombre de Slaves se sont établis parmi les Thraco-Romains pendant les immigrations ; nous devons admettre même, — la nomenclature géographique, surtout en Transylvanie, nous impose de le faire — que parmi les Sarmates anciens, voisins des Daces, Sarmates dont le nom est seulement celui d'une confédération et non d'un peuple, le nombre des Slaves était prépondérant. Mais la plupart des noms slaves donnés aux ustensiles vient sans doute de la slavisisation des marchés du Danube où s'approvisionnaient les paysans d'outre-Danube à l'époque byzantine. Toute recherche sérieuse concernant les principes populaires de notre civilisation originale doit reconnaître partout, une originalité dis-

tincte, extrêmement intéressante qui ne peut être que l'originalité des Thraces disparus comme nation.

C'est chez nous qu'il faut les étudier. La civilisation gagnera dans toutes ses branches un chapitre nouveau après des recherches patientes sur la vie et l'art des paysans roumains dans toutes les provinces occupées par notre peuple, en Roumanie, en Autriche, en Hongrie, en Russie, en Serbie, en Bulgarie, en Turquie, car l'unité culturelle de notre peuple, malgré les influences des dominations étrangères, est restée aujourd'hui aussi absolue qu'elle l'était à l'époque, lointaine de mille ans, de sa formation.

Nos coutumes judiciaires ont une importance exceptionnelle pour éclairer les conceptions de droit des peuples qui depuis les temps les plus anciens ont habité les contrées du Danube jusqu'aux rivages de la Thrace. Elles ressemblent parfois aux coutumes slaves et germaniques; plus d'une fois cependant les règles concernant le patrimoine commun de la famille qui a fondé et habite le village, les droits de chacun au partage des biens, l'hérédité, l'adoption du gendre par les parents de la nouvelle mariée, la création de liens juridiques aussi bien reconnus que ceux du sang, par la *fră-tiă de cruce* (serment par lequel on devient le frère d'une personne appartenant à une autre souche), ont une haute valeur d'originalité et peuvent suggérer

au savant de nouveaux points de vue et fournir des développements d'un haut intérêt.

II.

Mais l'originalité de la civilisation roumaine ne s'arrête pas ici.

Les Roumains sont des *Romani* dans le sens qu'avait ce terme au quatrième et au cinquième siècle. Romains et romanisés, ils opposaient cette qualité à celle des „barbares“ devenus souvent leurs maîtres. Ils n'en faisaient pas un titre de gloire, dans leur grande faiblesse et leur douloureux abandon; ils souffraient souvent, comme leurs frères des Gaules et de l'Italie, de n'être que les représentants, incapables de se défendre, de la société conquise, de l'empire anéanti. Mais, quand même, ce nom était une indication pour leur avenir.

Les Gaules soumises aux Francs contenaient une nombreuse population de „Romains“, mais le pays était une *terra franca*, une *Francia*, et le nom est resté même après la victoire du latin vulgaire, à peine mélangé de mots étrangers, sur les patois germaniques. En Italie, le pays lombard rappelle encore par son nom la domination des Germains longobards. Pour les „Romains“ du Danube le pays reste cependant toujours une „terre romaine“, une *Țara-Românească* et c'est le titre officiel de la première de nos prin-

cipautés, fondée vers 1300. Notre pays ne partage cet honneur qu'avec la Romagna italienne, et ces environs de Rome, cette petite province dans l'ombre des murs anciens de la capitale déchue de *l'imperiuni*, doit cette dénomination au fait exceptionnel d'être restée, grâce aux évêques romains, indépendante du pouvoir des rois lombards, qui ne purent jamais se saisir de Rome elle-même.

La *Romania* officielle et la *Romania* nationale de l'Orient ne restèrent pas confondues cependant. La première devint l'empire byzantin, le pays des *Rhomaïoi*, plus nettement Grecs de siècle en siècle, gardant de l'héritage romain une seule et grande chose, qui pouvait devenir extrêmement dangereuse: l'ambition du *dominium orbis*, de l'empire universel. Cet empire ne renonça jamais à la possession de l'ancienne Dacie et, chaque fois qu'un Constantin-le-Grand, un Justinien, un Maurice, un Basile eut ses troupes dans les cités et bourgs nouvellement refaits de la rive gauche, cette autre *Romania* transdanubienne était censée leur appartenir. Mais une époque vint où les prétentions durent être abandonnées: l'empire d'Orient était devenu une simple *Rhomaïs*, ayant un caractère national qui ne ressemblait plus à l'ancien, celui des Grecs, ses envahisseurs lents par la liturgie grecque et par la littérature hellénique et néo-hellénique.

Notre *Romania* survécut cependant à

ce grand et définitif changement de politique. De Byzance elle n'avait rien gardé que des pans de mur en ruine, des monnaies à l'effigie des Basileis de Constantinople et le vague souvenir de l'empereur, éternel, nécessaire, d'origine et de caractère divins. Qui aurait jamais pensé que ce pays de marécages, de forêts, de hautes montagnes, dans lequel les villages groupés par vallées, sous l'autorité des anciens (*bătrini*, vétérans), des juges (*juzi*) de cnèzes (primates) et de *voévodes*, ducs (le nom est slave), menaient une existence modeste, loin des grands changements politiques, serait le dernier et plus sûr refuge de ce glorieux Empire de la Rome nouvelle, chassé tour à tour, par l'invasion turque, de sa Constantinople grecque et des capitales slaves des Bulgares et des Serbes byzantinisés depuis longtemps dans toutes leurs institutions et leurs pratiques administratives ?

Dès 1300 un *domn*, dominus,—titre supérieur qui comprenait l'autorité entière et absolue—régnait sur les Voévodes et cnèzes d'un côté et de l'autre de la grande rivière de l'Olt, et il tendait à étendre sa domination au Nord, vers cette Moldavie, ce pays sur les bords du ruisseau Moldova qui devait devenir dans quelques années une nouvelle principauté. Il suivait dans son Gouvernement les coutumes anciennes du droit local et s'inspirait dans la théorie de son pouvoir

et dans les manifestations supérieures de son autorité de ce droit occidental, féodal, latin qui avait pénétré en Hongrie par l'influence du Saint Empire et que la nouvelle race royale, française, des Angevins précisait aux dépens des derniers restes des privilèges païens et barbares. Les diplômes de ces princes valaques d'Argès, ainsi que ceux de leurs voisins moldaves de Baia, puis de Siret, de Suceava, venus en colonisateurs du Maramurâș hongrois, furent sans doute rédigés en latin. L'Eglise romaine, qui avait dès le commencement du treizième siècle ses évêques des Cumains, d'après le nom du peuple touranique dominant dans la région du Milcov, croyait avoir gagné pour toujours une nouvelle province.

L'invasion turque et ses conséquences changèrent ce premier caractère latin et catholique des principautés. Elles tendirent à la domination sur la rive gauche du Danube où l'empire bulgare se mourait en lambeaux et à la suprématie sur la Mer Noire. Elles accueillirent en amis, en conseillers, en initiateurs, quelquefois en maîtres, les fuyards laïques et religieux des Etats à la mode de Byzance dont les Turcs avaient fait la conquête et ceux de la Constantinople grecque elle-même. La langue slave remplaça complètement le latin dans tous les actes des princes et elle y fut aidée par le caractère slayon, très ancien, de l'Eglise,

gouvernée par les évêques bientôt slavisés, même après l'ère grecque du onzième siècle, de l'autre rivage danubien. Et, en même temps, le caractère patriarcal d'un Etat influencé récemment par les tendances féodales fut remplacé par la théorie impériale byzantine, du pur absolutisme oriental, par le régime d'une Cour strictement ordonnée, par une administration qui chercha à détruire l'autonomie locale sans y arriver complètement jamais.

Si on veut étudier jusqu'au bout la littérature slavo-byzantine et l'art qu'elle entretient il faut en suivre les derniers développements sur cette terre roumaine qui a conservé quelques manuscrits venus d'outre-Danube, mais qui surtout a transmis en copies extrêmement nombreuses et souvent d'une haute valeur artistique cette littérature. Et si, au lieu d'entrevoir seulement la vie politique byzantine, avec ses conseillers impériaux, ses ducs de frontière, ses agents fiscaux, ses Cours de justice, on a le désir de la voir fonctionner, jusque dans ses moindres rouages, à travers quatre siècles au moins, il faut regarder de ce côté. Des centaines de mille de documents, actes privés, ordres des princes, confirmations de terres, chrysobulles de donation sont là pour jeter une grande lumière inattendue sur tout ce qui forme la machine compliquée de l'ordre politique byzantin.

III.

Mais surtout dans le domaine de l'art les pays roumains offrent un haut intérêt, n'ayant pas conservé dans ce domaine les traditions byzantines pures, mais ayant eu toujours le mérite d'avoir poursuivi et réalisé l'harmonisation des influences civilisatrices venues en même temps de l'Orient qui se mourait et de l'Occident désormais en plein épanouissement.

La belle église de Théodore Métochite s'achevait à peine à Constantinople, alors que le père du conquérant de Vidin, Alexandre fils de Basarab, faisait bâtir dans sa résidence de Curtea-de-Arges une petite église à trois nefs, terminée par trois coupes byzantines. Elle nous est conservée dans une forme qui a dû résulter d'au moins deux réparations radicales : au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles. On reconnaît cependant assez bien les lignes du monument primitif. Ce même prince élevait sur une colline qui domine Arges une autre église en style occidental, employant cette fois sans doute des architectes allemands, saxons, venus de Transylvanie, où l'art gothique avait donné récemment la grande église, jadis riche en sculptures, de Kronstadt. Alexandre demandait au patriarche byzantin la nomination d'un Métropolitain grec pour son pays et, en même temps, époux en secondes noces d'une Hongroise, il pro-

mettait au Pape de favoriser la propagande des missionnaires catholiques. Il délivrait sans doute des diplômes slaves et faisait battre monnaie en Hongrie, d'après celle du roi Charles-Robert. Ces tendances contraires se recontrent donc aussi dans cette dualité artistique.

L'église métropolitaine d'Argeș ne conserve plus sa peinture du XIV^{ème} siècle; il est donc impossible de dire si les artistes employés par le prince roumain s'étaient inspirés des modèles d'un Pan-sélinos ou de ses élèves du Mont-Athos. Il est très probable que l'église n'était pas ornée de ces mosaïques qui font encore l'admiration des visiteurs de la „Mone tes Choras“.

Bientôt un moine de Serbie, grec et slave par ses parents, vint apporter en Valachie les traditions du monachisme athonique. Il était lui-même calligraphe, miniaturiste, relieur en plaques d'argent: on a encore de lui, dans le musée de Bucarest, un Evangélaire slavon.

Nicodème, soutenu par le prince Vlaïcu, fit bâtir les couvents de Vodița et de Tismana dans les districts valaques voisins de sa patrie serbe. Tismana, seule, subsiste encore, malheureusement déformée par une transformation du XVI^{ème} siècle et par une autre de date récente. Le type de l'église serbo-byzantine est cependant assez reconnaissable.

Les églises de Mircea le Vieux, Cozia et Cotmeana, n'ont plus rien de leur pre-

mier aspect : refaite deux siècles plus tard, la première est un des plus beaux monuments du pays, mais on n'a rien gardé du plan primitif.

Les lignes byzantines de l'église d'Argeș, ce qui rappelle dans l'église refaite de Tismana le style serbe du XV^{-ème} siècle, voilà tout ce que nous a laissé en Valachie l'architecture roumaine jusque vers l'année 1500.

En Moldavie, les premiers princes n'avaient guère ni les loisirs, ni les moyens de bâtir. Il y avait cependant sans doute des églises latines à Siret, une des premières résidences des princes moldaves. Saint-Jean Baptiste des Frères Prêcheurs et Notre-Dame des Franciscains étaient en briques. Il n'en reste rien, et les premières églises orthodoxes, de très modestes proportions, ont eu le même sort.

Dans cet autre pays roumain il n'y eut au commencement aucune influence de l'Orient : l'art gothique seul pouvait servir de modèle aux princes bâtisseurs.

Lorsque, vers 1410, Alexandre-le-Bon, époux de la princesse polonaise Ryn-galla, éleva une église de pierre à Baïa, une de ses résidences, qui hébergeait un évêque catholique de Moldavie, il fit venir naturellement des ouvriers de Pologne. On peut voir encore les ruines de ce remarquable monument, qui ne se distinguait en rien des bâtiments gothiques dont est semée la Pologne.

C'est tout ce qui nous reste de ce prince pacifique, pieux et très riche. Le premier bâtisseur est aussi le plus glorieux des princes roumains : Etienne-le-Grand. Dès l'année 1469, il commença, en souvenir de ses nombreuses victoires, à couvrir de solides et cependant élégantes églises de pierre le sol de la Moldavie. On en compte bien une quarantaine. Elles n'ont d'oriental que la forme en croix et la distribution intérieure en naos, pronaos et autel. Le gothique est représenté par les cadres sculptés des portes et fenêtres : les ornements se composent de lignes géométriques se coupant à angles droits ; celle de la fin du règne de ce grand héros et grand constructeur ont en face — la porte s'ouvre toujours dans le mur de gauche — de grandes fenêtres ornées. Une seule tour fine s'élève au-dessus du naos par un système technique qui appartient en propre à cette architecture moldave de l'époque d'Etienne-le-Grand. Les murs ne sont pas couverts à l'extérieur de peintures : la pierre à la base, les briques dans les parties supérieures sont nues. Des briques émaillées, de couleur, forment des lignes décoratives. Aux points de réunion des arcs, de même que sous le toit, aux bords prolongés, de tablettes de bois, et enfin, en une ligne supérieure ceignant la tour frêle, se succèdent de très beaux disques de céramique, jaunes, bruns, verts, bleus, sur lesquels se des-

sinent des figures fantastiques de dragons ailés et couronnés, de têtes d'aurochs ayant l'étoile entre les cornes, — blason des princes moldaves, — de guerriers bizarres, etc.

Rien ne reste des palais qui logeaient ou attendaient le prince près de chaque église. Les murs d'enceinte n'existent plus, mais on peut voir encore, à Botoșani et à Piatra, les puissants clochers placés jadis sur la ligne de ces murs et sous lesquels s'ouvre la grande porte.

Outre les deux déjà nommées, on trouve des églises d'Etienne-le-Grand à Suceava (église de Mirăuți), Dorohoiu, Hârlău, Vasluiu, Roman, Bacău, Huși, Râmnicu-Sărat, puis dans les villages de Bădăuți, Pătrăuți, Scânteia, Baia, Borzești, etc.

Ce type d'architecture moldave se retrouve dans les bâtisses du fils d'Etienne, Pierre Rareș, qui fit élever à Pobrata, près de la rivière du Siret, une église de plus grandes proportions, qui contient aussi une chambre pour les tombeaux des princes, puis celles de Baia, Hârlău, Saint-Démètre de Suceava, etc. Les boyards de son Conseil cherchent à imiter la munificence de leur maître (église de Părhăuți, de Horodniceni). Alexandre Lăpușneanu, troisième successeur de Pierre, ne bâtit qu'un seul couvent, celui de Slatina, mais il lui donna des proportions supérieures. Désormais, chaque prince crut devoir rappeler son règne par un nouveau couvent ou une nouvelle église.

Pierre-le-Boiteux (1574 —81) innova en donnant à son église de Galata deux tours, bien que le clocher compris dans l'enceinte des murs fut conservé.

Les murs de l'église de Voroneț, bâtie par Etienne-le-Grand mais refaite par Rareș, sont couverts encore d'admirables fresques sur un fond bleu clair. A Sucevița, dont les fresques intérieures et extérieures sont encore mieux conservées, le fond des peintures est vert. Le nom des peintres n'est jamais donné, sauf celui de Georges, enterré à Hârlău. Les saints sont dessinés d'après les règles strictes de l'iconographie byzantine. Dans les draperies, on peut reconnaître l'imitation des motifs de l'art populaire.

La grande époque d'art d'Etienne-le-Grand a laissé cependant aussi un nombre considérable d'œuvres d'art décoratif. Il faut signaler d'abord les inscriptions liminaires et tombales. Seules, les dernières portent des ornements : surtout des feuilles d'acanthé. Les lettres, admirablement groupées, sont influencées par les lettres gothiques, et il faut remarquer la transformation des lettres cyrilliques chez les Roumains, au XVI^{ème} siècle, d'après le modèle de la cursive latine.

Parmi les objets en métal précieux, il n'y a pas, à cette époque, de saintes images, d'icônes. Quelques très beaux chérubins d'argent doré sont conservés au monastère de Putna, où Etienne lui-même est enterré. Quelques très beaux

livres des Evangiles sont reliés en grosses planches, que recouvrent des plaques d'argent travaillé au marteau : elles représentent les évangélistes aux quatre coins, et, au milieu, le Christ ou le patron de l'église. Les planches sont réunies par des mailles d'argent.

D'admirables travaux de broderie, dûs probablement aux femmes qui entouraient la princesse et ses filles, étaient destinés à orner l'autel ou à recouvrir les tombeaux. Une de ces pieuses offrandes artistiques donne le portrait, d'un travail très délicat, de la princesse Marie femme d'Etienne et princesse de Mangoup, descendante des Commènes impériaux.

Les églises, élevées en Valachie par les princes du XV^{ème} siècle, ont complètement disparu, où bien ont subi une transformation totale. Tel est le cas des églises de Snagov, Tînganul, Gherghița, Florești, Tîrgoviște, Bucarest, où ces princes avaient leurs résidences. Les troubles et les guerres, dont se compose presque exclusivement l'histoire de ce pays après la mort de Mircea-le-Grand ou l'Ancien, expliquent en grande partie la disparition des monuments artistiques.

En 1497, régnait un prince dont le père, un ancien moine, avait bâti les couvents, aujourd'hui refaits, de Babele et de Clocočov. Radu, que les moines qu'il combla

de dons affublèrent du prénom : le Grand, reconstruit en pierre l'église de Dealu, sur une haute colline près de Târgoviște. Il voulait dépasser en solidité et en magnificence la fondation de son voisin de Moldavie à Putna. Il employa donc la pierre seule et voulut donner aux ornements un caractère plus riche et plus noble. S'il garda la forme extérieure et la distribution des églises moldaves, il put surmonter sa bâtisse massive de trois tours, de sorte qu'on sacrifia le clocher détaché. Au lieu de mentionner son nom sur un simple cartouche de pierre, au-dessus de la porte, il fit graver un texte étendu sur deux larges plaques de pierre placées à droite et à gauche de cette porte. L'influence gothique est remplacée ici par celle de la Renaissance, apportée par les Vénitiens, qui détenaient encore une grande partie de l'Occident balkanique et avaient fait fleurir une civilisation tout italienne, le long du littoral dalmatique et albanais, pénétrant par le Monténégro dans le monde slave orthodoxe. Les très belles lettres de l'inscription de Dealu, bien que slaves, sont dans le plus pur style latin.

La même influence occidentale caractérise les premiers produits, datant de la fin du XV.^{ème} et du commencement du XV.^{ème} siècle, des presses valaques. Il sont dûs au réfugié monténégrin, le moine Macaire, qui avait introduit l'imprimerie, d'abord dans son propre pays,

bientôt troublé par les attaques continues des Turcs voisins. Les quelques livres slavons, publiés sous le règne de Radu lui-même et sous celui de ses deux premiers successeurs, se distinguent par de beaux caractères de coupe occidentale. Ce qui leur donne cependant une note originale est l'ornementation des frontispices, cet entrelacement de lignes droites et courbes, terminées en feuilles d'acanthé, qui entourent le corbeau tenant la croix dans le bec, blason de la principauté valaque. On rencontre habituellement ce genre d'ornementation dans les nombreux manuscrits moldaves de cette époque.

Malheureusement, il n'y a plus rien des œuvres d'art qu'a dû contenir l'église de Dealu, qui a été, avant de subir une de ces réparations bien intentionnées, mais absolument barbares, qui ont fait perdre aux Roumains nombre de monuments dont ils auraient pu être fiers, plusieurs fois profanée par les envahisseurs avides des richesses, qu'ils présumaient se trouver dans les tombeaux des princes. A cette époque, les envoyés des princes roumains visitaient parfois l'Italie, et ces objets du culte devaient manifester aussi une autre influence que celle de l'Orient.

Après deux règnes insignifiants pour ce qui nous intéresse, un nouveau prince, ami des moines et protecteur des arts, Neagoe, qui prit le nom de Basarab IV,

appartenant à une autre lignée de la dynastie que Radu, eut l'ambition de donner à l'église roumaine un édifice d'une incomparable valeur. Il est le fondateur de cette église de Curtea-de-Arges dans laquelle, telle que l'a reconstruite M. Lecomte de Noüy, beaucoup de personnes sont disposées à voir, non seulement un chef-d'œuvre de l'architecture orientale, mais aussi le type le plus parfait et le plus authentique de l'architecture roumaine à l'époque des Voévodes.

De fait, cette remarquable église, dont on a aujourd'hui pour ses frais une copie très dorée et colorée, mais en somme assez ressemblante, a la forme de la fondation de Radu-le-Grand. Seulement, pour pouvoir soutenir trois tours, le pronaos élève une colonnade de douze pièces, qui restera dans les traditions de l'architecture ecclésiastique des Roumains. Devant la porte d'entrée, on a cette fois un pavillon ouvert. Les plaques de l'entrée portant l'inscription sont de marbre et de plus grandes dimensions. Le bâtiment entier se distingue par l'emploi des matériaux les plus précieux, que Neagoe fit venir à grands frais de l'Orient. On a conservé la distribution extérieure en deux registres des églises moldaves, mais à Arges ces deux registres sont de dimensions égales et portent des ornements différents. Comme à Dealu, les cadres des fenêtres sont ornés de fleurs sculptées, d'arabesques, mais ici le travail est d'une

finesse et d'une complication supérieures. Le caprice de l'architecte a fendu obliquement les fenêtres d'en face. Il paraît aussi, d'après le témoignage d'un récit contemporain, que les murs étaient peints d'or et d'azur.

La métropole de Târgoviște, remplacée aujourd'hui par un édifice quelconque dû au goût artistique de M. Lecomte de Noüy, portait six tours. Les autres constructions de Neagoe ont des proportions restreintes et, du reste, des réparations brutales, qui heureusement ne sont pas dues à notre époque, les rendent méconnaissables.

Bientôt l'influence moldave vint interrompre le développement naturel de l'architecture valaque. Sous le continuateur de l'œuvre pieuse de Neagoe, sous Radu Paisie, un autre moine défroqué, on a de belles églises hautes, aux ornements gothiques, bâties en briques : elles ne présentent pas de peintures à l'extérieur, la seule décoration étant formée par les lignes de la brique nue. L'église du cimetière de Cozia représente, en Valachie, ce style importé à une époque où la vie politique de la principauté valaque était en grande partie déterminée par la volonté du puissant prince de Moldavie, Pierre Rareș.

Ce style sera employé dans ce pays, sans changement aucun, jusqu'après 1630. On le reconnaît aussitôt aux lignes de la belle brique nue qui encadre de gros-

ses pierres grises, recueillies dans le lit des torrents. Le plus bel exemple de cet agencement se voit dans les grandioses ruines du château de Hotin en Bessarabie, bâti par Etienne-le-Grand et probablement refait par Pierre Rareș.

Après 1600, on commença à innover en Moldavie. Les innovations ne pouvaient pas porter sur la peinture et la sculpture, qui gardèrent, jusqu'à la fin du vieil art roumain, le même respect pour la tradition slavo-byzantine, mais uniquement sur l'architecture. A Sucevița, fondation du prince Jérémie Movilă; à Dragomirna, bâtie aux frais d'un Métropolitain qui était lui-même un calligraphe réputé et un habile miniaturiste, Anastase Crimca; à Solca, offrande du prince Etienne Tomșa; dans l'église du prince Radu, à Bucarest, on a des ornements de pierre en forme de corde qui soulignent à l'extérieur les nervures des voûtes. Elles entourent aussi la porte d'entrée. Des traces d'or et de rouge se reconnaissent encore.

Un Albanais, fils cependant d'un des boyards du pays, devenu prince moldave, se montra digne des grands bâtisseurs d'autrefois. Il est le fondateur de l'église de Golia, qui, ébranlée par un tremblement de terre et refaite au XVIII^{ème} siècle, garde encore de sa forme primitive les beaux ornements de marbre, avec l'écusson de la Moldavie, de la porte

extérieure et de celle qui conduit dans le naos. L'autre fondation de Basile Lupu est les Trois Hiérarques, église qui vient à peine d'être restaurée par M. Lecomte de Noüy, c'est-à-dire démolie pour être ensuite complètement reconstruite. Son plan ne contient aucun élément nouveau, étant seulement la reproduction de celui de Galata, élevée par le prince Pierre-le-Boîteux à la fin du XVI^{ème} siècle; mais les ornements de sculpture s'étendent sur tout l'édifice, dont chaque pierre est recouverte de fleurs et d'arabesques gravées.

Un des successeurs de Basile, Georges Duca, s'inspira de ce riche monument, sans avoir cependant les moyens de l'atteindre, en couronnant d'un monastère la hauteur de Cetățuia, près de Jassy; ici, les fleurs sculptées se rencontrent seulement autour des portes et fenêtres et dans la ligne qui ceint l'église par le milieu.

Dans quelques années commencent, sur ce territoire moldave, les longues guerres entre les Polonais et les Turcs, qui ruinèrent le pays, donnant à la Valachie, qui fut plutôt épargnée par ces grands conflits de la fin du XVII^{ème} siècle entre l'Empire Ottoman et les Puissances, qui en espéraient la succession, une supériorité qu'elle avait depuis longtemps ambitionnée.

Elu par les boyards à une époque où la Porte était habituée à nommer les prin-

ces roumains, Mathieu Basarab eut un long règne pacifique, qui lui permit d'employer au profit de sa principauté valaque les sommes considérables qu'il put rassembler au cours de plus de vingt ans. Aussi lui doit-on un grand nombre d'églises du type moldave déjà connu; une rénovation partielle des anciens édifices répandit, encore plus, ce système architectural.

On le retrouve aussi dans les fondations des membres de la richissime famille des Cantacuzène. Le premier prince de cette lignée, Șerban, est le fondateur du couvent de Cotroceni, près de Bucarest. Il se distingue par la présence du nouvel élément du *pridvor*, c'est-à-dire d'une *Vorhalle* soutenue par des colonnes: on le voit aussi dans les églises valaques, et dans une seule église moldave, des années 1660—70; il constituera désormais un des caractères définitifs des édifices religieux de la Valachie. L'architecte n'a pas oublié la colonnade du pronaos, telle qu'elle se trouve dans le couvent d'Argeș. On commence à donner une attention spéciale aux chapiteaux, délicatement travaillés, et, en ce qui concerne l'ornementation intérieure, apparaissent les lampes d'argent, ouvrées avec une longue patience pieuse par les orfèvres du pays, et les icônes couvertes, sauf la tête et les mains, *habillées* d'argent. Bientôt, l'autel aura nécessairement dans toutes les grandes églises cet ornement éblouissant.

Le successeur de Șerban fut le fils de sa sœur, Constantin Brîncoveanu. Il régna avec une sage politique de temporisation presque trente ans et eut, avant tout, la noble passion des monuments et des objets d'art, pour lesquels il n'épargna jamais son immense fortune.

Sans innover, il sut accroître la richesse et la qualité de l'ornementation. L'église de Hurez, où il voulait être enseveli, représente l'ancien art roumain dans ce qu'il a de plus élégant. La richesse et l'originalité des chapiteaux, le fini des peintures paraissent ne pouvoir pas être surpassés. Si plus tard, après la mort tragique de ce prince, qui fut décapité en 1714, à Constantinople, avec toute sa famille, les premiers princes „phanariotes“ qui tenaient à montrer qu'ils veulent continuer les traditions artistiques du pays, élevèrent, pour surpasser la splendeur de Hurez, les églises de Văcărești — fondation de Nicolas Maurocordato — et de Pantelimon — celle de Grégoire Ghica — ils ne firent que suivre les normes, désormais définitives, de cet art de la grande époque de Constantin Brîncoveanu. La tentative de ce même Ghica d'introduire, à Golia et dans son couvent de Frumoasa les ornements de l'art bâtard que l'Occident affectionnait au XVII^{ème} siècle, ne réussirent pas. La série de nos monuments s'arrête avec le style harmonieux, parfaitement approprié aux besoins du pays,

qui s'était formé pendant deux siècles de travail dans les deux principautés, par le mélange heureux d'éléments empruntés à l'Orient aussi bien qu'à l'Occident.

Brâncoveanu, ce faible vassal danubien du Sultan, qui allait lui faire trancher la tête pour sa trahison et surtout pour ses richesses alléchantes, paraissait vouloir trancher du Louis XIV. Tandis que les anciens princes ajoutaient pour eux-mêmes un logis modeste dans l'ombre des riches églises qu'ils consacraient à Dieu, il se fit bâtir de vrais palais, pour lui et ses fils qui allaient partager son sort tragique, à Bucarest, à Potlogi, à Mogoșoaia. Celui de Potlogi est en ruines. Il domine par ses larges dimensions la petite église voisine; on ne voit plus les pièces de sculpture, que se sont partagées des vandales inconscients, mais les feuilles et fleurs en stuc qui décoraient les murailles sont dans un état de conservation parfait. A Mogoșoaia, malgré une réparation moderne, le palais paraît être intact; les colonnes des balcons et de la façade, richement ornées, sont d'un grand effet. Malheureusement les peintures que signalait le voyageur français la Mottraye, peintures historiques représentant, dit-on, la réception du prince à Constantinople, les premières scènes non religieuses, après celles, peintes par un artiste étranger au XVI^{ème} siècle, pour glorifier sur les murs du château

de Suceava la victoire de l'aventurier Despote,—ont été complètement détruites. Une influence vénitienne est sensible dans l'œuvre d'art patronnée par Brâncoveanu et ses courtisans. Pour les travaux en métal, le prince s'adressait aux orfèvres de Transylvanie, et surtout à ceux de Kronstadt.

Cette brève esquisse suffira pour attirer l'attention sur les trésors d'art que contient la Roumanie, et sur la lumière que leur étude peut jeter sur les questions intéressant les influences artistiques.

Avoir signalé à nos visiteurs sans exagération nationale aucune les sources de notre originalité a été sans doute un de nos devoirs à l'occasion d'une fête de la science roumaine. Indiquer ce que les savants peuvent recueillir pour leurs recherches dans les différents domaines de notre vie actuelle et passée c'est prendre en même temps l'engagement de tenir à leur disposition nos connaissances spéciales et tous nos moyens de travail.



